

Une tripe dans un bocal *Le Goûteur*

Lynda Burgoyne

Numéro 104 (3), 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26392ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Burgoyne, L. (2002). Compte rendu de [Une tripe dans un bocal : *Le Goûteur*]. *Jeu*, (104), 20–23.

Une tripe dans un bocal

Parmi les voix féminines encore trop rares de la dramaturgie québécoise, en voici une qui se démarque entre toutes. Je veux insister ici sur la singularité et l'originalité de l'œuvre de Geneviève Billette. Loin des sentiers battus et des rengaines réalistico-nombrilistes des dramaturges de sa génération (je parle surtout des jeunes hommes), Billette donne dans le surréalisme, le caustique et la dérision. Ses préoccupations sont davantage sociales et humaines qu'individuelles. Dans *Crime contre l'humanité*¹ aussi bien que dans *le Goûteur*, l'auteure aborde le thème de la déshumanisation, fléau directement engendré par la postmodernité.

Dans *Crime contre l'humanité*, la jeune dramaturge traitait des valeurs mercantiles qui régissent notre société et des méfaits du capitalisme sur l'homme désormais incapable de bonté, de sensibilité, de compassion et de bienveillance envers ses semblables. La mise en scène de Claude Poissant aux accents felliniens en rehaussait magnifiquement l'absurde. Dans *le Goûteur*, l'amour, qui de l'aveu même de l'auteure s'est imposé à elle lors de l'écriture (« [...] un phénomène inquiétant est apparu. Le mot amour s'infiltrait entre les lignes² »), surprend les personnages dans leur relative indifférence. Dans un monde essentiellement préoccupé par la rentabilité et la course au pouvoir, les sentiments humains (l'amour aussi bien que la souffrance, sa juste contrepartie...) sont en effet relégués aux oubliettes – ici, au bocal et au caveau! – tout comme l'art, d'ailleurs, dans la mesure où l'expression de la beauté ne trouve plus sa place dans cet univers glacial.

Nils, le goûteur, n'est pas un jeune homme ordinaire. Il n'a que quinze ans, mais ses papilles gustatives surdéveloppées lui confèrent un pouvoir extraordinaire que voudront exploiter les dirigeants profiteurs de l'entreprise Odibé. Nils sera donc embauché comme stagiaire afin de goûter les

1. Il s'agit de sa première pièce créée par une troupe professionnelle. Production du Théâtre PâP, 1999. Voir l'article de Louise Vigeant, « S'engager pour qui, pour quoi? », *Jeu* 94, 2000.1, p. 81-87.

2. Tiré du programme de la production.



Le Goûteur de Geneviève Billette
(Théâtre PâP, 2002). Photo : Yanick
Macdonald.

puces électroniques que fabrique cette entreprise et ainsi juger de leur qualité. Benoît McGinnis campe cette espèce d'animal bizarre avec juste assez de drôlerie, en évitant soigneusement le burlesque.

Dans ce monde technocratique où l'efficacité règne en tout et sur tout, Nils, qui sert de sa langue pour aborder les gens aussi bien que les objets, lèche Sheila, la présidente d'Odibé – incarnée avec de savantes nuances de frivolité par Annick Bergeron –, et se laisse surprendre par le goût de l'amour. Encouragé

Le Goûteur

TEXTE DE GENEVIÈVE BILLETTE. MISE EN SCÈNE : CLAUDE POISSANT, ASSISTÉ D'ALAIN ROY ; SCÉNOGRAPHIE : DAVID GAUCHER ; COSTUMES : LINDA BRUNELLE ; ÉCLAIRAGES : ANDRÉ RIOUX ; CONCEPTION SONORE : LUDOVIC BONNIER ; MAQUILLAGES : FRANÇOIS CYR. AVEC ANNICK BERGERON (SHEILA), VIOLETTE CHAUVEAU (JULIETTE), PATRICE COQUEREAU (MORITZ), ROBERT LALONDE (SASHA), BENOÎT MCGINNIS (NILS) ET HÉLÈNE MERCIER (OCTAVIE). PRODUCTION DU THÉÂTRE PAP, PRÉSENTÉE À L'ESPACE GO DU 5 AU 30 MARS 2002.

par Sasha, le vieux gardien rêveur du caveau où l'on a relégué les œuvres d'art – comme des symboles des valeurs humaines désormais périmées ou proscrites : amour, beauté, savoir, mémoire –, Nils séduit Sheila qui, malgré sa résistance et son apparente froideur, finit par « succomber à l'homme » et se laisse aller à éprouver des sentiments qui bouleverseront son univers aussi bien que celui des autres membres du personnel de l'entreprise. Parmi ceux-ci, Juliette – que Violette Chauveau rend sensuelle à souhait –, ayant déjà connu l'amour (à neuf ans !) sera en mesure de conseiller la présidente en matière de stratégies amoureuses. Seul Moritz, le chef comptable qui crache (sa façon à lui d'exprimer les émotions qu'il refoule), s'accroche jusqu'à la fin à la logique rationnelle de la mission de rentabilité qui lui a été confiée. Même ses bas instincts – il harcèle sexuellement toutes les femmes de l'entreprise – ne parviendront pas à atténuer chez lui les préoccupations mercantiles. Il faut dire que Patrice Coquereau est magnifiquement scabreux dans ce rôle.

Quant au personnage d'Octavie, je dois avouer qu'il tient pour moi encore du mystère. Je saisis mal pourquoi elle porte le même prénom que la mère de Nils qui, en l'occurrence, est la défunte amante de Sasha qui ne cesse d'en rêver. La scène qui les réunit (Octavie et Sasha) vers la fin de la pièce me laisse aussi perplexe. S'agit-il d'une tentative de réunification des deux Octavie ? Ou n'y en a-t-il jamais eu qu'une seule ? Pourquoi la pièce se termine-t-elle sur cette intervention d'Octavie ? Quelle fonction a-t-on voulu donner à ce personnage ? En fait, elle semble être la seule qui souhaite connaître l'amour. Elle presse Nils de la goûter, de lui expliquer ce que goûte l'amour. Mais elle n'a, selon le petit génie, que le goût du vide. Voilà une piste qui me semblait intéressante, mais qui est abandonnée par l'auteure. Hélène Mercier incarne toutefois avec beaucoup de doigté cet insolite et inachevé personnage, et sa présence sur scène marque le ton.





Le Goûteur de Geneviève
Billette (Théâtre PàP, 2002).
Sur la photo: Patrice
Coquereau, Annick Bergeron
et Violette Chauveau.
Photo: Yanick Macdonald.

Il en va de même pour Sasha, le détenteur des secrets de l'ancien monde. Il s'agit d'un très beau personnage, un peu éthéré, mais dont le sens nous échappe. Sasha est celui qui souhaite libérer les œuvres d'art (livres et tableaux qui, à l'époque révolue du père fondateur, « illuminaient la tour ») du caveau où elles ont été « enterrées vivantes ». Il est celui qui, parce que doté d'une âme, est porteur des vieux rêves de l'humanité; celui qui souhaite que Nils connaisse l'amour. Bien que téméraire, l'idée d'introduire ainsi un personnage aussi immatériel, qui ne participe pas directement à l'action, me semble tout à fait appropriée dans cette pièce aux contours oniriques. Une quête mieux identifiée aurait cependant permis qu'il ne paraisse jamais accessoire. Il faut dire, à la décharge de l'auteure, que le choix de Robert Lalonde pour incarner le vieux Sacha me semble des plus malheureux. Le comédien s'est montré incapable de transmettre la charge poétique qui, à mon avis, eût pu donner son intérêt et peut-être même tout son sens au personnage.

Nul doute que la force de Geneviève Billette lui vient de son talent à manier le verbe. La réplique est vive, aussi bien que l'esprit. Le style se fait incisif et l'humour décapant. Que dire de cette tripe (« Bien rose. Bien vorace. ») du père fondateur, conservée dans un bocal après sa mort ? Si, à première vue, l'idée semble saugrenue, voire morbide, on y trouve pourtant la figuration du propos même de la pièce. N'aime-t-on pas, en effet, avec ses tripes ? Ne dit-on pas « saisir aux tripes » ou « avoir mal aux tripes » ?

L'auteure sait aussi jouer savamment de l'étrange et de l'insolite, qui sont les ressorts d'un univers surréaliste. La scénographie de David Gaucher s'inscrit bien dans cet esprit de détournement de la logique. Le carrelage du plancher n'est pas sans rappeler l'échiquier d'Alice (*De l'autre côté du miroir*). Et l'aventure de Nils n'est d'ailleurs pas si loin du parcours initiatique du personnage de Lewis Carroll. Quand il a enfin goûté l'amour, Nils dit : « Je suis amoureux donc presque un homme. » La structure même de la phrase renvoie au raisonnement syllogistique de l'univers carrollien. Mais, contrairement à Alice, Nils sera vite rattrapé par la réalité d'un monde qui exclut le pouvoir du rêve.

Même l'affiche de la production présente une certaine parenté avec la Reine blanche et Humpty Dumpty. On y voit une tête oblongue au cerveau évidé. Une langue pointue se déroule depuis l'arrière du crâne jusqu'à la bouche. Voilà qui fait éclater les cadres du raisonnement normal et s'accorde à l'atmosphère excentrique de la pièce. On aurait souhaité que la mise en scène de Claude Poissant exploite à fond cette dimension.

Tout compte fait, quelque chose d'effrayant se dégage de cette espèce de carnaval où l'être humain est dépouillé de ses sentiments et ramené à sa condition d'animal. Dans *Crime contre l'humanité*, Kalr puait, se grattait et rotait, alors qu'ici le goûteur goûte, suce et lèche, tandis que le comptable crache. Que reste-t-il de la dignité de l'homme quand il en est réduit à cracher ou à lécher pour communiquer ses sentiments ? Que reste-t-il de la dignité de l'homme quand il en est réduit à jeter son avion contre une tour et à tuer des milliers de personnes pour communiquer son désaccord ?

Je crois qu'en ce sens Geneviève Billette jette un regard perspicace et très judicieusement acerbe sur les valeurs pragmatiques de notre société postmoderne. Et la conclusion de la pièce est, à ce titre, plutôt inquiétante. Sheila, ne pouvant supporter de vivre ni l'extase, ni la souffrance, ni la peur que suscite chez elle le sentiment amoureux, voudra se défaire de Nils afin de mieux retourner à ses préoccupations d'automate ambitieuse. Quant à Nils, vraisemblablement déçu, amer et éprouvé par le rejet de Sheila, il se contente de cracher sur l'humanité. Une humanité qui séquestre son âme dans un bocal. ¶